

Hume et l'industrie

« **F** AIBLE philosophiquement et politiquement conservateur » : c'est

par
CHRISTIAN DELACAMPAGNE

ainsi, note Gérard Granel en préface l'édition bilingue de *Quatre essais politiques* de Hume, que nous apparaît le plus souvent le célèbre philosophe écossais (1). Il va de soi qu'un regard plus attentif amènerait le lecteur à changer d'opinion : profitons donc de cette période estivale pour nous replonger dans nos classiques. La parution récente de ces *Quatre essais*, dans une version pour une fois intégrale, nous y invite — comme, d'ailleurs, presque tout ce que publie la maison T.E.R., petite entreprise autogérée et décentralisée, née il y a deux ans déjà, et qui n'édite que des textes philosophiques stimulants (2).

Pour mieux comprendre la politique de Hume, il faut d'abord la rapporter à sa philosophie générale — l'empirisme, qui n'a jamais eu bonne presse en France — et à sa conception de la raison. Tout comme Diderot, pour qui « la raison sans passions n'est qu'un roi sans sujet », Hume pense que la raison n'a pas pour fonction d'étouffer les passions ni de les condamner. Les passions, pour lui, ne sont pas des erreurs ; ce sont des forces, et la raison elle-même n'est en fin de compte qu'une force jouant avec d'autres forces. Que naît-il de ce jeu ? Une sorte d'équilibre, dû à l'auto-régulation des passions. Et cela n'est pas vrai seulement de l'individu mais également de la société : le problème politique tout entier se ramène donc, chez Hume, à « l'invention de formes, chaque fois singulières et temporaires, qui permettent de maintenir un seul équilibre, toujours le même : celui de la liberté et de l'autorité » (Granel).

C'est dire que Hume s'installe d'emblée au cœur de la bataille. Il prend la politique pour ce qu'elle est : un combat sans commencement ni fin. C'est dire aussi que l'histoire, pour lui, n'a pas de sens ; que le discours politique n'a pas de modèle pré-établi. C'est dire, enfin, que ses propres positions sont par définition fluctuantes, non dogmatiques : ami de l'ordre lorsqu'il faut arrêter l'anarchie, Hume peut devenir celui de la liberté s'il convient d'empêcher un abus d'autorité. Ni *whig* ni *tory*, ni monarchiste « pur » ni « pur » républicain, Hume est toujours ailleurs. Il prend modèle, en cela, sur le vrai politique, qui sait que l'action est un domaine où l'on peut mettre en œuvre des convictions mais où l'on n'est jamais sûr d'atteindre des vérités.

Dira-t-on que Hume ne fait que répéter Machiavel ? Ce serait loin d'être exact. Il ne se contente pas, en effet, d'affirmer de manière réaliste le primat de la force et des rapports de force. Il développe — et ceci est nouveau — une critique radicale des théories du contrat qui, si elle est évidemment dirigée contre Locke, non contre Rousseau, n'en vaut pas moins pour celui-ci que pour celui-là.

L'usurpation ou la conquête

Pour l'un comme pour l'autre, en effet, l'existence d'un contrat est le critère de légitimité de tout gouvernement : là où il n'y a pas eu accord — explicite ou implicite — entre les membres d'un tout social, il ne saurait y avoir que tyrannie. Hume montre, en revanche, que si un contrat original a pu être passé, jadis, entre les premiers « sauvages » qui décidèrent de constituer une société, la presque totalité des gouvernements qui existent à ce jour, ou dont il subsiste quelque trace dans l'histoire, n'ont pu être fondés que sur l'usurpation ou la conquête. Et ce n'est pas pour autant qu'ils ne sont pas légitimes : ils le sont, au contraire, dans la mesure où ils assurent le bonheur de leurs sujets et la paix entre les Etats. Nul n'a donc le droit « naturel » ou « imprescriptible » de s'élever contre son propre gouvernement ; l'obéissance demeure, pour le citoyen, le premier des devoirs.

Certes, si tout le monde avait suivi ces maximes, la Révolution de 1789 n'aurait jamais eu lieu ! Mais il faut voir que Hume est moins un adversaire de l'idée même de révolution qu'un ennemi de l'anarchie au sens premier du terme : il est convenu qu'une société ne saurait subsister sans Etat. Pour lui, c'est l'absence de gouvernement qui est le plus grand des maux. L'anarchie, en effet, expose la propriété de chacun à être volée ou détruite par d'autres ; elle décourage donc l'homme de travailler. Or le travail, rappelle sans arrêt Hume, est le nerf essentiel de la vie, tant pour les Etats que pour les individus : c'est lui qui les enrichit. C'est donc lui, en fin de compte, qui assure leur bonheur.

On n'a pas peut-être assez mesuré, jusqu'ici, l'importance de ce thème et son originalité pour l'époque (3). Car s'il est devenu banal de

rappeler l'importance des facteurs économiques dans le devenir des sociétés, ce genre de considération était encore révolutionnaire au moment où Hume écrivait l'essai *Du commerce*, dans les années 1740. Anticipant sur Adam Smith et sur Marx, Hume invite en effet, dans ce texte étonnant, le philosophe à porter la plus grande attention à ces « sujets triviaux » que sont l'agriculture (occupation de la majorité des hommes de l'époque), l'industrie et le commerce. Il y parle de nécessité de développer les arts mécaniques, de multiplier les manufactures, de stimuler — par l'entremise de l'Etat — les grands travaux publics. Il y rappelle, enfin, que l'enrichissement est le but de l'activité de tous, riches ou pauvres ; et donc que la croissance de la production et de la consommation doit être au cœur des préoccupations des hommes politiques.

Depuis lors, cette logique nous est devenue familière. Il est même de bon ton, depuis quelques années, de rêver d'une société où la croissance se serait arrêtée. Sans doute avons-nous été effrayés par l'emballement de la machine économique, qui ne produit parfois que pour produire ; mais est-ce bien elle la responsable, ou est-ce le système de répartition des richesses ? Et faut-il continuer à accabler de notre mépris la philosophie politique de Hume parce que celui-ci a épousé sans complexes la cause du capitalisme, alors qu'il est l'un des premiers à en avoir démonté les mécanismes ? Rousseau, avec sa nostalgie d'une société de petits propriétaires terriens pratiquement autarciques, n'était-il pas infiniment plus éloigné de comprendre ce qu'allaient être les deux siècles suivants ? Relisons donc sans parti pris les essais humiens. On y fera bien des découvertes d'une surprenante actualité...

(1) L'ouvrage comporte le texte anglais ainsi qu'une traduction due à J.-P. Arenilla, C. Durieux, F. Grandjean, G. Granel et G. Ponsoye.

(2) A signaler aussi, dans le catalogue de *Trans-Europ-Repress*, un texte de Wittgenstein inédit en France, *Notes sur l'expérience privée et les sens de data*, ainsi que deux essais originaux, l'un d'Annick Jaulin sur *la Peau du marxisme*, l'autre de Marie-Hélène Bohner sur *Platonisme et sexualité*. Pour tous renseignements, s'adresser à : T.E.R., ferme de Bramepan, 33120 Mauvezin.

(3) Si j'excepte le remarquable travail de Didier Deleule : *Hume et la naissance du libéralisme économique*, Aubier, 1979.